



SOLAS

DE BENITO ZAMBRANO

Fiche technique

**Espagne - 1999 - 1h38 -
Couleur**

Réalisation et scénario :
Benito Zambrano

Son :
Jorge Marín

Montage :
Fernando Pardo

Musique :
Antonio Meliveo

Interprètes :
Ana Fernández
(María)
María Galiana
(la mère)
Carlos Alvarez Novoa
(le voisin)
Antonio Dechent
Paco de Osca
Juan Fernández



Résumé

María vient d'emménager dans un appartement vétuste d'un quartier défavorisé. Elle a quitté sa famille qui vit à la campagne, ne pouvant plus supporter l'autorité de son père.

Enceinte d'un homme qui refuse la paternité, María survit en faisant des ménages. Comme son père est hospitalisé en ville pour une opération, sa mère vient s'installer chez elle.

A l'étage au-dessous vit un homme âgé seul avec son chien Aquiles.

Le destin rapproche María de son voisin et cette rencontre lui donne un regain de courage...

Dossier n° 167

L E F R A N C E

SOMMAIRE

Fiche technique	p 1
Résumé	p 1
Critique	p 3
Le bonheur selon Zambrano	p 3
Cultura Benito Zambrano	p 6
Entretien avec le réalisateur	p 8
Le réalisateur	p 8
Filmographie	p.8

Critique

"Solas", le féminin pluriel englobe toutes les femmes mal aimées, déconsidérées d'aujourd'hui. La solitude, certes, est un sujet contemporain. Benito Zambrano ferait-il suite à la longue litanie de films qui versent dans le glauque ? Bien au contraire. **Solas** est un film profondément optimiste qui parle de renaissance, de réconciliation avec la vie que le dernier opus d'Almodóvar laissait déjà entrevoir de manière moins linéaire. La péninsule ibérique se déciderait-elle à nous montrer la voie du salut après tant de rébellion spirituelle contre l'Eglise ? Dans **Solas**, le nom de Dieu n'est évoqué qu'une fois et encore de façon anecdotique par un vieillard qui s'adresse à son chien mais la présence du divin y est indéniable. "*Dieu nous offre un jour de plus*" soupire-t-il avec bonheur. L'amour de la vie n'est pas vraiment un sujet à la mode, encore moins la charité. C'est pourtant de cela qu'il est question dans ce film magnifique, d'une sobriété exemplaire, où chaque phrase est pesée, chaque cadre mesuré. L'éternel combat entre le mal et le bien, sauf que pour une fois c'est le bien qui triomphe sans aucune ostentation. Telle est la conviction spirituelle du réalisateur dont c'est le premier long métrage, couronné de cinq Goyas en Espagne.

L'histoire est simple et le récit parfaitement enchaîné. A la suite de l'hospitalisation en ville de son père, María, 30 ans, se voit dans l'obligation d'héberger sa mère dans son appartement humide, situé dans un quartier défavorisé. Quelques plans discrets suffisent pour se rendre compte de la déchéance physique et morale de María qui a quitté le village pour fuir l'autorité abusive de son père. Elle se réfugiera dans les bras d'une brute tout aussi épaisse, un camionneur, qui ne veut rien entendre de l'enfant qu'il lui a fait ! María, décimée par l'alcool et la solitude, est au bord du suicide. L'arrivée de sa mère que jusqu'ici elle avait sans doute ignorée va provoquer en elle un changement radical. Sa présence attentionnée, sa force morale surtout, faite de petits riens, de fleurs et de tricots, de persévérance et de fidélité assidues auprès d'un mari tyrannique, de discipline et de renoncement aussi, auront raison de sa résistance. Partout son rayonnement est communicatif. Le jeune médecin est touché par sa grâce puis le vieux gardien de l'immeuble, un veuf qui souffre aussi de solitude urbaine et qui rêverait de partager avec elle une amitié amoureuse. Mais la mère de María

est une femme de devoir même si son cœur n'est pas insensible à tant de délicatesse. La morale sera sauve et l'amour grandissant du vieillard se reportera sur sa fille et son nouveau-né comme un doux prolongement. Contrairement aux apparences, nous sommes loin d'un conte de fées idyllique. Ce qui intéresse Benito Zambrano c'est la lutte intérieure d'un être confronté à sa propre misère et à son libre-arbitre. C'est le rachat de cet être porté par l'amour des autres mais voulu par lui seul.

Maureen Loiret
Ciné Libre - 31 Mai 2000

Le bonheur selon Zambrano

Il a le physique trapu, la poignée de main solide des hommes de la terre. Benito Zambrano vient de Lebrija, une bourgade de 20 000 habitants près de Séville. A 35 ans, ce réalisateur andalou signe **Solas**. Un premier long métrage qui lui a d'ailleurs valu, cette année, cinq goyas (l'équivalent du César ou de l'Oscar), dont celui du meilleur premier film. Il y peint avec tendresse et réalisme des personnages en quête d'amour, d'identité, qui se débattent pour échapper à la trop grande solitude dans laquelle ils sont enfermés.

(...) «*Ce sont plusieurs petites histoires en une sur la nécessité d'être heureux et de se trouver soi-même*, avoue simplement Benito Zambrano. *J'ai mis beaucoup de mon vécu et de mes observations pour construire des personnages authentiques, bien réels. Cette mère aimante, discrète, généreuse, terrienne, ressemble à la mienne. Le père fruste, égoïste, exigeant, est le stéréotype du paysan de mon village. A l'inverse, le voisin aux manières plus policées est un parfait citadin. Quant à María c'est un peu moi avec ce caractère entier, et cette désespérance.* »

Fils d'ouvriers agricoles, sept frères et sœurs, Benito Zambrano était destiné tout naturellement à travailler la terre. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait durant toute son enfance et son adolescence.

"*Mes parents étaient saisonniers, reprend-il. Ils ramassaient le coton dans les villages voisins, pendant plusieurs mois. Je ne pouvais plus aller en classe. Je les aidais donc dans leur tâche.*"

Benito pourtant rêvait d'une autre existence sans imaginer qu'il deviendrait un jour cinéaste.

«*J'étais plutôt attiré par le théâtre, explique-t-il. Dans les cinémas on ne voyait que des séries B ridicules et des péplums. Je préférerais les spectacles originaux que donnait la troupe de Lebrija. Il existe une vraie tradition théâtrale dans mon village. J'ai ainsi pris goût à la mise en scène et au jeu. Mais j'étais mauvais acteur.*»

Benito Zambrano devient alors photographe de presse, cameraman de télévision. En 1992, il obtient une bourse pour aller étudier le cinéma à Cuba dans la fameuse école d'Antonio de Los Baños, près de La Havane. Il y reste deux ans et suit même les conférences sur l'écriture cinématographique données par le célèbre romancier Garcia Marquez, grand ami de Fidel Castro. C'est là que Benito réalise **El encanto de la luna llena**, un court métrage primé dans de nombreux festivals et qui lui ouvre la porte du septième art. Nostalgie de Cuba, Benito Zambrano prépare à présent un nouveau long métrage, (...) dans l'île du Lider Maximo. L'histoire ? Celle de deux jeunes musiciens qui luttent pour créer et exister.

Brigitte Baudin
Le Figaro - Jeudi 1 Juin 2000

On n'en a jamais fini avec les histoires de famille. Si **Meilleur espoir féminin** se veut une comédie douce-amère sur les relations entre un père et sa fille, le scénario du film espagnol **Solas** aborde sous un angle plus tragique les solitudes et les solidarités familiales. Pour Benito Zambrano, qui signe sa première œuvre, comme pour Ana Fernandez, spécialiste de la météo à la télévision espagnole, qui y débute comme actrice, l'aventure de ce long métrage tient du miracle. (...)

Dans la foulée de **Tout sur ma mère**, de Pedro Almodóvar, il est en train de battre des records : plus d'un million de spectateurs l'ont vu en Espagne, et vingt-cinq pays en ont acquis les droits à Cannes.

"J'ai toujours bien gagné ma vie et, même si le septième art me fascinait, je ne me voyais pas devenir actrice de cinéma, confie Ana Fernandez, dont la sœur est pourtant comédienne. Quand j'ai entendu parler de la préparation de **Solas** sur mes terres andalouses, j'ai ressenti comme un déclic. Benito Zambrano trouvait d'abord que je n'avais pas la tête d'une femme de ménage. Je lui ai demandé ce qu'est la tête d'une femme de ménage. Ma question l'a décidé !"

Avouant préférer les actrices aux stars, Ana,

qui rêve de jouer en France au côté de Michel Piccoli, s'émerveille toujours du triomphe de **Solas**. "La magie du spectacle a fonctionné au-delà de toute espérance. Cette histoire émeut tout le monde, c'est la clé de ce succès." La belle Espagnole enchaîne aujourd'hui le tournage en vedette de son quatrième film de l'année.

Alain Morel

Le Parisien - Edition de Paris - 3 Mai 2000

Maria, 30 ans, a quitté sa famille qui vit à la campagne pour fuir l'autorité paternelle. Elle survit dans son appartement vétuste en faisant des ménages et se réfugie dans l'alcool pour oublier, entre autres, qu'elle est enceinte d'un macho qui refuse l'enfant. Quand son père est hospitalisé en ville, elle accueille bon gré mal gré sa mère, soumise corps et âme à son tyran de mari. Cette dernière se lie d'amitié avec le voisin du dessous, un vieil homme seul avec son chien...

A priori et au vu du synopsis, on s'attend à un film mélo à souhait, Que nenni ! Bien sûr, il est question de solitude, de vieillesse, de détresse mais aussi et surtout, des rapports entre une mère et sa fille - l'une résignée l'autre rebelle-d'amour, de solidarité, de tendresse. Les acteurs, tous excellents (avec une mention spéciale pour la mère), font passer l'émotion et la souffrance avec des non-dits et des regards qui en disent long. On ressort de ce film fort et très émouvant avec une boule au ventre, certes, mais plein d'espoir et d'optimisme. Un premier long métrage couronné de lauriers (et pas des moindres) qui mérite vraiment le détour.

Agnès Renucci

Pariscope

Le cinéma espagnol aime les femmes. Un an après **Tout sur ma mère**, voici un autre bijou, que Benito Zambrano a, lui aussi, tenu à dédier à toutes les mères, et plus particulièrement à la sienne.

Mais c'est bien au cœur de tous que s'adresse ce film incroyablement maîtrisé dans sa construction et sa direction d'acteurs. Les parcours croisés des trois personnages principaux, solitaires chacun à sa manière (...) ne succombent jamais au piège de l'émotion facile.

Si Solas bouleverse, c'est par son optimisme, par l'énergie déployée par ses personnages pour voir enfin le bout du tunnel. Ce premier film si plein d'amour et d'espoir, couronné par cinq Goya, mérite vraiment le détour.

T.C.

Studio Magazine - Mai 2000

"*A ma mère, à toutes les mères*", indique la dédicace. La même, pour ainsi dire, que celle du dernier film de Pedro Almodóvar. Et aux derniers "goyas" (les oscars espagnols), **Solas** a remporté les quelques statuette qui ont échappé à **Tout sur ma mère**... Le rapprochement s'arrête là. Avec ce premier long métrage, l'Andalou Benito Zambrano ne prétend pas réinventer le mélo : il en applique les règles, avec une sobriété, une simplicité qui attirent tout de suite la sympathie. Maria, l'héroïne, a 35 ans, vit seule, loin de son village natal, dans un appartement vétuste de Madrid, travaille comme femme de ménage, et devient alcoolique... Un jour, son vieux père (qu'elle déteste) est opéré en ville, et sa mère s'installe chez elle le temps de l'hospitalisation. Pour Maria, pleine de dépit et de haine (contre les hommes, contre les riches), les retrouvailles avec l'inoxydable honte maternelle vont servir de thérapie, au moment même où la jeune femme doit avorter, la mort dans l'âme.

Les quelques rebondissements de l'histoire, forcément un peu tire-larmes, importent moins que le soin apporté à l'écriture des personnages et la douceur du regard porté sur eux. Ces derniers temps, de **Sue perdue dans Manhattan** à **Une femme d'extérieur**, le cinéma a donné de beaux portraits de femmes au bord du vide, et la María de **Solas** (...) complète dignement la collection, avec ses gorgées de whisky clandestines, ses crises de rage au travail, et ses attendrissements réprimés face à ses parents.

D'autre part, Benito Zambrano se montre plus subtil que prévu dans sa façon de traiter l'opposition, encore très prégnante en Espagne, entre le village natal et la grande ville : le premier n'est pas le paradis perdu, ni Madrid un miroir aux alouettes. C'est la vieille mère paysanne, travailleuse forcenée, aimante envers et contre tout, qui donnera sans mot dire cette leçon à sa grande fille larguée... Du coup, cette *madre* courage, nettement moins glamour que celle d'Almodóvar, est presque aussi touchante.

Louis Guichard

Télérama n°2629 - du 3 au 9 Juin 2000



"La pire souffrance est dans la solitude qui l'accompagne", écrivait André Malraux, une phrase que Benito Zambrano aurait pu mettre en exergue de son premier film **Solas**. (...)

Sur cette histoire d'un abord triste et dur qui appelle les clichés, Zambrano a réussi un film poignant, vivant, emprunt de pudeur et surtout d'une absolue justesse. Sa force tient avant tout à une galerie de portraits dont la mère pourrait être l'astre solaire. Elle ne sait ni lire ni écrire et a reçu toute sa vie les insultes de son mari, qui l'accuse encore sur son lit d'hôpital; de "*sentir le mâle*" ou d'être une "*vieille stupide*". Sa fille, sans se l'avouer, la méprise de s'être laissé traiter ainsi toutes ces années. Et pourtant c'est sa mère qui, petit à petit, lui redonne confiance et la soutient. C'est également elle qui ramène la vie dans le quartier en nouant des liens avec le voisin du dessous, un vieil homme qui habite seul avec son chien. A l'opposé du personnage de la mère, Maria a les nerfs à fleur de peau qu'elle calme par de nombreux verres de whisky. Elle ne peut s'adresser aux uns ou aux autres sans agressivité, d'un ton sec et glaçant, préférant cette carapace à la souffrance éventuelle que pourrait lui apporter une quelconque rencontre.

Aux grands discours et aux dialogues bien écrits, le réalisateur a préféré le silence, jamais pesant, des gestes simples, des phrases courtes. Plutôt que d'exprimer sa solitude, le vieux voisin passe son temps près de sa porte d'entrée, à guetter les pas de la mère de Maria, attendant fiévreusement qu'elle s'arrête chez lui. Alors qu'elle, dans la chambre d'hôpital de son mari, surveille l'horloge dans l'espoir d'arriver à temps pour préparer à manger à ce voisin. Lorsque Maria explique au barman de son quartier qu'elle a souvent eu à faire aux ivrognes, c'est toute sa relation avec son père qui défile dans l'imaginaire du spectateur. Et quelques mots à peine suffisent au père pour figurer la haine et la méchanceté qui l'habitent. Il a fallu près de trois années à Benito Zambrano pour réaliser, monter et diffuser ce premier film. Premier également pour les deux actrices principales, Ana Fernandez (Maria) et María Galiana (la mère). Deux rôles pour lesquels elles ont d'ailleurs obtenu l'équivalent des césars en Espagne. Quant au film, il compte déjà à son actif un quinzaine de prix, dont cinq prix du public, que ne sauraient démentir les spectateurs français.

Y. Y.

La Tribune - Mercredi 31 Mai 2000

Certains affirment que le mélodrame est l'expression même de la latinité et **Solas**, le film révélation de l'année 1999 en Espagne, nous le prouve une fois de plus. Mais alors qu'Almodóvar a fait de ce genre cinématographique un laboratoire d'expérimentation post-moderne, Benito Zambrano démontre que d'autres voies restent à explorer, et délaisse la distanciation ironique pour revenir aux sources mêmes du genre, avec une sincérité qui ne doit rien à la naïveté. La trame de l'histoire que choisit de nous raconter Zambrano pour son premier long-métrage fleurit bon le culebrón (feuilleton télévisé fleuve, généralement mexicain ou vénézuélien, que les ménagères espagnoles de moins de 50 ans dégustent avant la sieste) et le metteur en scène ne recule devant aucun cliché. (...) Le synopsis n'est qu'un canevas sur lequel le cinéaste brode avec habileté des motifs plus subtils et plus complexes que ne le laisse supposer une lecture à froid du sujet. La force de **Solas** réside dans sa capacité à combiné deux esthétiques et deux morales filmiques a priori irréconciliables : celle du mélo larmoyant et celle du film réaliste, socialement engagé. Le traitement réserve à certains personnages secondaires - le bon Docteur, le gentil chien, le routier machiste, la bourgeoise arrogante - l'orgne clairement dans la première direction, mais une multitude de détails éparpillés à différents niveaux du récit - dialogues, costumes, décors, jeu des acteurs - donnent aux personnages principaux une vérité sociologique étonnante. Il est d'ailleurs à craindre que la méconnaissance de l'Espagne dans laquelle vivent bon nombre de nos concitoyens ne fasse passer le public français à côté de cette justesse et de cette acuité sur laquelle repose précisément la réussite artistique du film. Le parler populaire, l'accent andalou, la table de cuisine en formica, le bar enfumé : tout respire ici l'Espagne profonde, celle qui vit et travaille loin des enclaves touristiques de la

Costa Brava. À ce titre, la scène la plus réjouissante est sans conteste celle où le vieil homme offre un poisson d'une fraîcheur extrême à la mère de María, en témoignage de son amour. Etrange pays que celui où l'on séduit les femmes avec du poisson frais plus sûrement qu'avec un bouquet de roses, me direz-vous. Rien de plus vrai pourtant, rien de plus authentique que ce détail de mise en scène qui révèle combien Zambrano aime et connaît la société qu'il nous dépeint. Son film n'est cependant ni une ode aux valeurs de l'Espagne éternelle ni une défense illustrée du prolétariat urbain. Le cinéaste s'inscrit simplement dans une perspective humaniste, et en nous racontant la vie de María et de sa mère, il nous parle des femmes espagnoles dans leur ensemble, de leurs espoirs, de leurs souffrances, de leurs rapports difficiles avec les hommes, que ce soit leurs maris ou leurs amants, trop souvent tyranniques ou lâches. Il rejoint là les préoccupations de son compatriote Almodóvar, sans la flamboyance ni la drôlerie de ce dernier, mais avec une sincérité sans doute plus touchante. S'il fallait jouer au jeu des filiations, nous dirions que Zambrano, qui réalisa ses études de cinéma à Cuba, à l'école de San Antonio de Los Baños très exactement, est plutôt le fils spirituel de Tomás Gutiérrez Alea, avec lequel il partage de toute évidence la même conception du cinéma. Pour Alea en effet, le cinéma populaire ne devait pas être un produit calibré pour plaire au plus grand nombre ni un moyen d'évasion bon marché, proposé au peuple par quelques industriels du divertissement. Il voyait au contraire dans le cinéma un instrument d'émancipation et de progrès social formidable, pour peu qu'on sache le manier avec intelligence et honnêteté, et toute sa vie il défendit la théorie selon laquelle un film ne peut être efficace idéologiquement - et donc socialement - que s'il est efficace cinématographiquement. **Fraise et chocolat** est la plus parfaite démonstration de la validité de ce pré-supposé. (...)

Emmanuel Vincenot

Zoo - Cinéma en liberté - Juin 2000



Cultura Benito Zambrano

Nunca pensó Benito Zambrano que una dedicación a la soledad en su estado más puro, tan libre de pretensiones como **Solas**, le iba a transportar tan lejos y tan rápido de su preciado anonimato. Desde el enorme éxito que tuvo su ópera prima en el Festival de Cine de Berlín, donde obtuvo dos menciones especiales, y el Premio del Público, los premios no han parado de lloverle a este lebrujano de 34 años.

Solas se ha calificado como una película intimista, una visión del mundo rural, una historia universal contada a través de la óptica andaluza, una dedicación a todas las mujeres y las madres del mundo - la suya, para ser más exactos, porque "*es la persona que más quiero, la que más me ha ayudado sin decirme nada*", comenta - en el sentido más lorquiano de la palabra: la mujer fuerte. La mujer, a secas.

Por eso, en el reconocimiento a Benito Zambrano no se puede olvidar a las dos mujeres que han hecho de **Solas** una película mucho más real. Dos actrices que se han adaptado, y han adaptado, toda la aureola de sencillez y modestia que desde un principio ha acompañado a esta película.

María Galiana y Ana Fernández interpretan a madre e hija, respectivamente. Ambas deben convivir durante una temporada en el piso de María (Ana Fernández), la hija - joven, alcohólica y embarazada de un hijo no deseado de un hombre que no la quiere - en un barrio pobre de una gran ciudad. María decidió trasladarse allí para alejarse de la vida rural y de su familia, sobre todo de su padre, que representa el machismo de ciertas zonas rurales.

"**Solas** es una protesta al mundo soberbio y tirano de los hombres, sobre todo en los medios rurales, donde se creen que son los dueños y señores de las mujeres y de la familia, sin llegar al maltrato físico", comentaba Zambrano en una entrevista con *Cambio 16*. Una idea que se aprecia en la relación de la madre (María Galiana) con su esposo. "Esta película también trata la tiranía de los hijos, porque las madres sufren los problemas de todo el mundo y nadie sufre los de ellas", añade Zambrano.

Y es que el personaje de la madre es quizá el eje fundamental de esta tremenda historia que recoge la dureza del paso de la vida del campo a la ciudad. Una mujer de piedra que, aun sin ser feliz, se mantiene de una sola pieza "porque así es como la han educado". Éste es el primer papel protagonista de María Galiana quien, además de actriz, trabaja como profesora de Historia del Arte en un instituto de Sevilla. Su genial interpretación le ha supuesto un Goya

como mejor actriz de reparto. La elección de María Galiana fue una sugerencia del productor andaluz Antonio P. Pérez, el que definitivamente se embarcó en este proyecto con un presupuesto de 125 millones de pesetas. Y es que **Solas** ha tenido que sortear numerosos obstáculos hasta conseguir salir a la luz.

Fue en Valencia, ciudad en la que Zambrano recibió un curso, donde nació esta historia. Allí vio la Película rusa **El nido de Adán**, una historia de mujeres y conflictos intergeneracionales que le sirvió, para engendrar su propia historia. Un periodo de formación cinematográfica en La Habana dio lugar a una primera versión que tomó su forma definitiva cuando el actor volvió a pisar su tierra: Andalucía.

Durante mucho tiempo Zambrano presentó su "criatura" en muchas productoras de Madrid sin que le hicieran caso. Definitivamente consiguió una ayuda de 40 millones de pesetas del Instituto de la Cinematografía y de las Artes Escénicas y la confianza de la productora Maestranza Films. Después, todo ha venido rodado y Solas y todo su equipo siguen saboreando el final feliz para una historia triste.

Virginia Zorrilla

Cambio 16

Vocablo du 1er au 14 Juin 2000

Ana Fernández

Hasta hace un año, Ana Fernández era una actriz andaluza absolutamente desconocida para el gran público que se ganaba la vida entre los doblajes, el teatro independiente y las series de televisión. Hoy, esta intérprete risueña y de apariencia frágil tiene en su casa el Goya a la mejor actriz revelación, ha encarnado a la protagonista de la recién estrenada película **Sé quién eres** y cuenta con varios proyectos cinematográficos y teatrales en su agenda de los próximos meses. Esta casi milagrosa transformación obedece al papel de una joven limpiadora sevillana que Ana Fernández interpretó en **Solas**, de Benito Zambrano, un filme que no ha parado de cosechar premios desde su paso por el Festival de Berlín de 1999. "Lo curioso de mi intervención en **Solas**, comenta la actriz, "es que en un principio tenía adjudicado un papel secundario, porque Benito creía que yo no tenía cara de limpiadora y además opinaba que mi acento andaluz estaba muy difuminado. Pero yo suelo ir a por todas. Por eso le pedí una bata de limpiadora a mi madre y pasé interminables pruebas, a base de improvisaciones muy largas, interpretando todo tipo de sentimientos, hasta que Benito me dio el papel. A partir de ese momento la vida ha cambiado para mí. Sin embargo, todavía no he disfrutado de sosiego para asimilar el triunfo de **Solas**, porque desde hace un año he enlazado un trabajo con otro".

Sin antecedentes artísticos en su familia, esta sevillana nacida en el pueblecito de Valencia de la Concepción hace 34 años gozaba de niña jugando "a ser personaje de películas". "De todos modos", añade Ana Fernández "nunca soñé con trabajar en el cine, porque la verdad es que nunca me ha podido la ambición. Quiero decir la ambición de ser famosa, porque el éxito, al fin y al cabo, es una cuestión de azar. Ahora bien, he sido muy exigente y disciplinada con mi profesión desde que empecé, con apenas 17 años, a recorrer pueblos o barrios de Andalucía con una compañía de teatro independiente".

Ana Fernández, que encubre una voluntad de hierro bajo una expresión dulce de niña asombrada, ha labrado desde entonces una biografía que incluye una carrera de Arte Dramático, varios cursos de Historia del Arte, montajes teatrales, series de televisión y hasta el empleo la *mujer del tiempo* en Canal Sur. "Soy actriz por placer, para divertirme o para sufrir, para vivir intensamente en una palabra".

"Sin la experiencia acumulada en años de trabajo", manifiesta la actriz, "nunca hubiera podi-

L E F R A N C E

do participar en **Solas**. Soy muy apasionada y me entrego a tope. Ahí radica la clave de mi interpretación en **Solas**, que ha sido un revulsivo, un estímulo para muchas actrices desconocidas que se buscan la vida todos los días. En cualquier caso, la fama repentina no se me ha subido a la cabeza, y soy consciente de que esta profesión está marcada por las rachas y los altibajos". Después del baño de premios y reconocimientos cosechados con la película de Benito Zambrano, la carrera de Ana Fernández ha pasado por su personaje de inspectora Lucía en la serie **Policías**, de Antena 3, y más recientemente por un rol de psiquiatra en **Sé quién eres**, un policíaco con tras fondo político que ha rodado a las órdenes de Patricia Ferreira y con el actor argentino Miguel Ángel Sola como compañero de reparto.

"No quería encasillarme", declara la actriz, "y rechacé algunos guiones que me hubiera obligado a repetir personajes muy parecidos al de **Solas**. Además, Patricia Ferreira me dio la oportunidad de trabajar con un actor tan excelente y generoso como Miguel Ángel Sola. La verdad es que siempre he tenido suerte, porque he encontrado muy buenos compañeros desde mis tiempos de teatro hasta las películas recientes".

Corredora de fondo, inquieta hasta el punto de manifestar que escucha constantemente "un ruido de avispas en la cabeza", concienzuda hasta la obsesión con su trabajo, Ana Fernández esgrime una filosofía de esos artesanos que llegan a convertirse en artistas : "hay que hacer muchos buenos papeles de secundario para hacer buenos protagonistas". Por eso no le importa que José Luis Garci le haya ofrecido un rol secundario en su próxima película, en la que compartirá reparto con monstruos de la interpretación como Fernando Fernán-Gómez o Julia Gutiérrez Cba. Cuando cita esos nombres se le iluminan sus ojos oscuros a Ana Fernández y suspira la chica que jugaba a ser actriz. "Tengo unas ganas enormes de conocerlos y de aprender de ellos" indica.

Pero no está dispuesta a dejarse engatusar por los oropeles del cine, y Ana Fernández ya prepara algunos montajes teatrales. "[...] Me encantan las tablas y ese contacto directo con el público, a pecho descubierto, que en España se desaproveche una riquísima cantera de actores por la sencilla razón de que la mayoría de directores de cine nunca va al teatro". Para ilustrar este veneno por la escena Ana Fernández recuerda la magia que se creó durante el estreno de **Solas** en el Festival de Berlín. "Estaba sentada en la sala y no acababa de ceerme que yo era la actriz que aparecía en

pantalla. Me daba la impresión de que estaba asistiendo a una representación teatral, y creo que el público berlinés sintió lo mismo. Me dio un subidón de adrenalina. En realidad, soy actriz porque me encantan la adrenalina y la magia".

Miguel A. Villena

El País

Vocablo du 1er au 14 Juin 2000

Entretien avec le réalisateur

*Quel a été votre parcours avant de réaliser **Solas** ?*

J'ai commencé par le théâtre, que j'ai étudié durant 3 ans pour devenir metteur en scène. J'ai ensuite travaillé comme photographe et cameraman à la télévision. Mais au bout d'un moment j'ai voulu faire du cinéma. J'ai alors obtenu une bourse pour étudier à l'école internationale de San Antonio de los Baños, à la Havane, à Cuba. Cet événement a changé ma vie. J'y ai étudié 2 ans, alors que je ne savais rien du cinéma. En 1992, en Andalousie et en Espagne en général, il n'y avait pas d'école de cinéma, quand je suis parti. Ce fut la grande expérience de ma vie. J'y ai appris tout ce que je sais sur le cinéma. J'y ai terminé mon scénario de **Solas**, deux autres scénarios et fait mon court métrage **El encanto de la luna llena**. Je suis retourné en Espagne où j'ai cherché une maison de production durant deux ans.

Avez-vous eu du mal à trouver un producteur ?

Oui, car le scénario étant d'un abord triste et dur, il ne correspondait pas à ce que le public avait l'habitude de voir au cinéma. Je pensais qu'il n'intéresserait personne. Bien que je l'aie énormément retravaillé, les producteurs me disaient toujours qu'il était bien écrit mais qu'ils cherchaient une histoire plus conventionnelle, en d'autres termes, qui puisse intéresser les 15/25 ans. D'autres ne le lisaient même pas ! Heureusement, j'avais rencontré Antonio Pérez (producteur, Maestranza Films) à la Havane et nous étions devenus amis. Mon scénario lui a plu, mais il a aussi mis deux ans pour monter la production du film : ici en Espagne, monter son premier film n'est pas simple malgré l'aide du ministère de la Culture, il faut également qu'une télévision entre dans la production ou bien une autre maison de production.

Or le sujet de **Solas** ne facilitait pas les choses. La première année, nous n'avons pas obtenu d'aide du ministère de la Culture.

Heureusement, l'année suivante, la commission a changé et le scénario a pu être subventionné. Nous avons commencé le tournage sans la moindre garantie d'une distribution, jusqu'à notre sélection au Festival de Berlin ce qui nous a permis de trouver enfin un distributeur.

*Comment est née l'idée du scénario de **Solas** ?*

L'idée m'est venue simplement et plus je la développais, plus je m'y attachais : c'est alors que je me suis rendu compte que je parlais de ma propre vie, de ma famille et de mon univers.

Comment définiriez-vous votre film ?

Je le définirais comme un film simple, honnête, cohérent, sans prétention, avec l'intention d'émouvoir et de parvenir au cœur du spectateur. Il montre l'intérieur des personnages mais tout en les respectant. C'est un film qui parle d'amour, de tendresse, de solidarité, de solitude, des chemins sans issue, de la relation entre une mère et sa fille... les thèmes sont nombreux. Mais ce qui m'intéresse, ce sont les personnages au bord de la souffrance, de la vie et de la mort, comme le personnage de la mère. Je voulais en parler avec tendresse, respect et beaucoup d'amour. J'espère y être parvenu.

Quel personnage se rapproche le plus de vous ?

Tous ! Mais évidemment, celui que j'ai traité avec le plus de tendresse c'est celui de la mère puis celui du voisin et d'une certaine façon, le père.

Après la lecture du scénario, on s'attend à un film austère alors que finalement le film est plein de vie. Quelles étaient vos intentions au moment de l'écriture ?

J'ai toujours voulu que mon film soit plein de vie, qu'il parle de la tendresse, de l'amour, de la possibilité de s'en sortir malgré tout. Je voulais que la mère soit ce personnage qui amène les fleurs et fasse entrer la lumière et la vie dans cette maison. Je voulais que les gens, en sortant du film, aient ce poids sur l'estomac mais aussi éprouvent l'envie d'aimer, d'appeler leurs amis et de sortir avec eux dans la bonne humeur.

Comment vivez-vous le succès de votre film ?

J'essaie de le vivre calmement, avec surtout beaucoup d'humour. Au regard de toutes les difficultés rencontrées, c'est impressionnant qu'aujourd'hui, en Espagne, tout le monde aime le film : le public, la critique, les collègues de la profession (5 Goyas). C'est vrai que ni moi, ni personne ne pouvait imaginer cela... même en rêve.

Fiche AFCAE

Le réalisateur



Benito Zambrano est né en mars 1965 à Lebrija (Séville, Espagne).

Diplômé en Réalisation et Scénario à l'école internationale de cinéma de San Antonio de los Baños (La Havane, Cuba).

Son premier court métrage **El encanto de la luna llena** (1994) a été primé dans plusieurs festivals : Friburg, Huesca, Sydney.

Solas est son premier long métrage.

Fiche AFCAE

Filmographie

court métrage

El encanto de la luna llena 1994

long métrage

Solas 1999

Prix :

Berlin 99 : Prix du Public

Bastia 99 : Prix du Public & Prix d'interprétation féminine

Espagne 2000 : 5 Goya

Festival d'Angers 2000 : Prix du Public Premiers Plans

Biennale 2000 du Cinéma Espagnol d'Annecy : Grand Prix & Prix du Public

Primer Plano - Dijon : Prix du Jury - Prix du Public - Prix du Jury Lycéen

Documents disponibles au France

Dossier Distributeur

Dossier GNCR

Articles de presse